

# La notion de *langue nationale (littéraire)* dans les textes de R.O. Šor: la linguistique à l'époque de la construction de l'État national stalinien

Margarita SCHOENENBERGER  
*Université de Lausanne*

## **Résumé:**

R.O. Šor est l'auteur d'un vaste article dans la première édition de la *Grande encyclopédie soviétique* (1939) sur la notion de *langue nationale*. D'une part, l'élaboration de cette notion répondait à une demande politique du régime stalinien, à savoir à l'exigence vis-à-vis de toutes les sciences soviétiques des années 1930 d'appuyer la construction d'un État socialiste aux valeurs fortement nationales. D'autre part, les sciences du langage soviétiques évoluaient dans le cadre dogmatique de la théorie linguistique de N.Ja. Marr qui ne prévoyait pas l'existence d'un usage *commun* à l'échelle nationale pour l'époque contemporaine, mais celle de plusieurs usages *de classe* entretenant des rapports conflictuels. D'ailleurs, la notion de *langue nationale* ne deviendra la préoccupation des linguistes soviétiques que beaucoup plus tard, dans les années 1960, c'est-à-dire après la fin du marrisme. Or, l'article de Šor contenait déjà les éléments principaux du futur concept de *langue nationale littéraire* développé par V.V. Vinogradov dès les années 1960 et qui a sensiblement influencé la linguistique sociale soviétique et postsoviétique. En même temps, des linguistes comme V.M. Žirmunskij et L.P. Jakubinskij travaillaient également sur cette notion précisément dans les années 1930. La langue dite «nationale» est intimement liée à la langue «littéraire» dans les textes des linguistes soviétiques. Šor cite rarement les travaux qui l'inspirent ou qu'elle critique. Je chercherai à dégager ces sources extérieures ou non aux sciences du langage.

**Mots-clés:** R.O. Šor, langue nationale, langue littéraire, linguistique et politique

## INTRODUCTION

Rozalija Osipovna Šor (1894-1939) jouissait d'une grande renommée dans les sciences du langage soviétiques des années 1920-1930. Une des rares femmes linguistes, si ce n'est l'unique chercheuse d'envergure, Šor s'est surtout illustrée dans le domaine de la sociologie du langage et dans celui de l'histoire des courants linguistiques<sup>1</sup>. Sa formation de comparatiste, son érudition étendue, sa maîtrise des langues étrangères et sa capacité de travail lui ont permis d'aborder des thèmes divers et variés. Le sujet du présent article est basé sur les textes de Šor de 1939 et de 1938 sur la langue «nationale» et la langue «littéraire» parus dans la *Grande encyclopédie soviétique* [*Bol'shaja sovetskaja ènciklopedija, BSE*]<sup>2</sup>, pour laquelle la chercheuse a également écrit d'autres articles.

L'approche de Šor d'une langue partagée par toute une communauté linguistique, et qu'elle appelle langue «nationale» en 1939, connaît une certaine évolution, ce qui ressort de la lecture de ses œuvres: son livre *Langage et société* [*Jazyk i obščestvo*] (1926), ses articles d'encyclopédie susmentionnés (1938 et 1939) et son ouvrage *Introduction à la linguistique* [*Vvedenie v jazykovedenie*] (1945, œuvre posthume coécrite avec Nikolaj Sergeevič Čemodanov [1903-1989]).

## 1. ROZALIA ŠOR: VULGARISATRICE ÉCLAIRÉE

Durant les années 1930, comme bon nombre de linguistes soviétiques, Šor a été fascinée par les théories linguistiques et la personnalité de Nikolaj Jakovlevič Marr (1865-1934). On peut même reprocher à la chercheuse un manque d'autonomie scientifique (c'est l'avis de V.M. Alpatov, par exemple<sup>3</sup>). Néanmoins, quand Šor entreprend de définir et de décrire l'interaction entre le langage et la société, elle arrive à contourner, voire même à passer sous silence, certaines thèses de Marr, comme le caractère de classe de toute langue.

Dans son livre de 1926, Šor postule un rapport entre la différenciation sociale et la variation linguistique (dialectes sociaux face à la langue commune «nationale»). On n'y trouve point de caractère de classe de la langue, le social y relève plus de facteurs économiques que politiques. D'ailleurs, Šor s'appuie avant tout sur l'apport de la linguistique occidentale et ne consacre que quelques pages à la linguistique russe. La chercheuse se prononce explicitement contre les stéréotypes de la conscience naïve de masse (propre aussi aux personnes instruites), qui serait dange-

---

<sup>1</sup> Cf. Alpatov 2009.

<sup>2</sup> Šor 1938 et 1939.

<sup>3</sup> Cf. Alpatov 2009.

reuse pour le linguiste, et surtout contre l'idée d'une langue nécessairement immuable<sup>4</sup>.

Dans *Langage et société*, les notions de langue «nationale» et de langue «littéraire» sont présentes mais ont des contours imprécis. La langue «nationale», que Šor appelle également langue «commune» [*obščij jazyk*] ou koinè, renvoie à la langue partagée par les habitants de tout un pays, la langue «littéraire» à la langue livresque pratiquée dans ce pays durant une période historique donnée<sup>5</sup>.

Dans son *Introduction à la linguistique*<sup>6</sup>, la notion de langue «nationale» a une définition beaucoup plus étoffée, illustrée par des citations de Staline et de Lénine: c'est une catégorie historique, langue de la période dite nationale, usage supérieur aux usages précédents et qui s'épanouit à l'époque socialiste.

En effet, quand il s'agit de la langue «nationale», il y a une référence explicite à la définition de la nation proposée par Staline dans son recueil d'articles et de discours de 1934 *Le marxisme et la question nationale et coloniale* [*Marksizm i nacional'no-kolonial'nyj vopros*]: «La nation, dit le camarade Staline, est une communauté stable et formée historiquement de langue, de territoire, de vie économique et d'organisation psychique et qui se manifeste dans la communauté de culture»<sup>7</sup>. La langue «nationale» est pratiquement synonyme de langue «littéraire»:

«On donne le nom de “nationale” à la langue commune et unique de la nation qu'on oppose aux diverses manifestations de la parole populaire orale dans les dialectes locaux et sociaux qui, en même temps, les réunit comme parties d'un tout. La langue nationale, plus précisément “littéraire”, joue le rôle d'instrument principal dans la construction [*stroitel'stvo*] de la culture nationale et dans l'expression de cette dernière»<sup>8</sup>.

Remarquons que la variation régionale et la variation sociale ont des frontières floues dans cette définition, trait qui persiste dans les textes des linguistes russes jusqu'à nos jours.

Šor réconcilie cette vision de la langue commune à tout le peuple avec celle de Marr, dont la théorie ne prévoyait pas explicitement une telle formation linguistique (mais il n'y avait pas de contradiction de fond, ce que je montrerai plus loin): «Le cheminement général de l'évolution linguistique depuis une multiplicité [*množestvennost'*] primitive vers des langues tribales et nationales reproduit pleinement la voie générale de l'évolution de la société humaine. Voilà pourquoi nous pouvons parler d'un

---

<sup>4</sup> Šor 1926 [2010, p. 33].

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 119-120.

<sup>6</sup> Šor, Čemodanov 1945 [2010].

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 216.

<sup>8</sup> *Ibid.*

processus unique de création langagière [*jazykotvorčeskij*] ou processus glottogonique»<sup>9</sup>.

Ainsi, il y a, si ce n'est une évolution, du moins un changement perceptible entre le texte de 1926 et celui de 1945 (rédigé en 1938-1939) dans le traitement de la langue «nationale»: désormais c'est un usage réel conditionné historiquement et politiquement. Le livre de 1945 présente les mêmes caractéristiques de ce phénomène qui figurent dans l'article encyclopédique de Šor de 1939 «Langue nationale» [*Nacional'nyj jazyk*], destiné à un large public et qui synthétise différents points de vue dans le but de répondre à une demande politique.

L'article en question a un volume important: près de cinq pages format encyclopédie. La langue «nationale» y est définie comme «une des catégories historiques fondamentales dans l'évolution d'une langue, la langue commune et unie de la nation, opposée à une variation de la parole populaire de tous les jours [*narodno-razgovornaja reč'*] dans les dialectes locaux et sociaux et, en même temps, les réunissant comme les parties d'un tout uni. La langue nationale, et en particulier la langue «littéraire», est l'arme principale dans la construction de la culture nationale et de l'expression de cette culture»<sup>10</sup>. Elle se formerait avec l'apparition de la nation, quand le féodalisme se désagrège et le capitalisme se consolide et que la langue «littéraire», qui continue à se construire sur la base de la langue parlée populaire [*narodnyj*], acquiert un caractère commun pour tout le peuple [*obščënarodnyj*]. Or la langue nationale est la forme la plus parfaite, la plus aboutie de la langue du peuple tout entier. C'est ce qui différencie la langue nationale «littéraire» de ses prédécesseurs, à savoir les dialectes territoriaux écrits. Ce texte relie ensemble la notion de *langue «nationale»* et celle de *langue «littéraire»*. D'ailleurs, le même tome de l'encyclopédie contient l'article «Langue littéraire» [*Literaturnyj jazyk*], écrit également par Šor. C'est un article tout court, de trois alinéas, dont l'objet n'a rien de spécifique par rapport à la langue dite «nationale», qui contient les mêmes références et qui renvoie à l'article sur la langue «nationale» de la même auteure.

Dans les deux éditions suivantes de la *Grande encyclopédie soviétique*, la langue «littéraire» et la langue «nationale» font aussi l'objet d'articles<sup>11</sup>.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 233.

<sup>10</sup> Šor 1939, p. 398.

<sup>11</sup> «Nacional'nyj jazyk» [Langue nationale], in Vvedenskij B.A. (éd.), *BSE*, 2<sup>ème</sup> éd., 1954, t. 29, p. 306-307: 2 alinéas (pas d'indication d'auteur, mais Viktor Vladimirovič Vinogradov [1895-1969] fit partie du comité de rédaction de la deuxième édition de l'*Encyclopédie* du tome 10 au tome 51 et dernier; «Literaturnyj jazyk» [Langue littéraire], *ibid.*, t. 25, p. 234-235 (article rédigé par Natal'ja Jul'evna Švedova [1916-2009], ancienne doctorante de Vinogradov). «Nacional'nyj jazyk» [Langue nationale], in Proxorov A.M. (éd.), *BSE*, 3<sup>ème</sup> éd., 1974, t. 17, p. 374 (tout petit article rédigé par Mirra Moiseevna Guxman [1909-1989]); «Literaturnyj jazyk» [Langue littéraire], *ibid.*, 1973, t. 14, p. 521 (court article de Ruben Aleksandrovič Budagov [1910-2001]).

Comparés à ceux de la première édition, les articles sur la langue «nationale» et la langue «littéraire» ne contiennent pratiquement rien de nouveau (sauf, peut-être, des références explicites au structuralisme en tant que nouveau paradigme de recherches de la linguistique soviétique post-marriste sous la direction de V.V. Vinogradov). On remarque que les articles sur la langue «littéraire» en tant qu'objet de descriptions linguistiques deviennent de plus en plus longs tandis que ceux sur la langue «nationale» rétrécissent et que les propriétés relevant initialement de la langue «nationale» déménagent, pour ainsi dire, pour caractériser la langue «littéraire».

Ainsi, l'article d'encyclopédie de Šor de 1939 sur la langue «nationale» présente de l'intérêt en tant que point de départ, la quintessence de l'objet des sciences du langage soviétiques à venir.

Je n'affirme aucunement la paternité ou plutôt la maternité de Šor dans la cristallisation de la théorie des langues «littéraires» de Vinogradov. Šor, linguiste compétente et très érudite, était sans aucun doute au courant de tout ce qui se faisait en matière de linguistique sociologisante dans l'Union soviétique des années 1920-1930 et cette compétence transparait clairement dans son texte, même si elle ne cite pas le nom des linguistes dont les points de vue sont mentionnés. Par ailleurs, Šor défend certains points de vue, en rejette d'autres et sa position est conditionnée par des circonstances extérieures à la science, à savoir par la politique du régime en place. Il n'empêche que Šor pouvait partager la vision de l'avenir radieux où la langue «nationale» russe avec d'autres langues «nationales» du pays seraient partagées par toute la communauté et serviraient à fédérer le peuple soviétique.

Avant de passer aux inspirations non mentionnées des articles encyclopédiques de Šor, je m'arrêterai brièvement sur le contexte socio-politique des années 1920-1930.

## 2. QUELQUES JALONS HISTORIQUES

Dès son arrivée au pouvoir, Staline réaffirme le droit inaliénable du Parti à diriger la vie intellectuelle en Union soviétique. En 1925 a lieu un rencontre entre les représentants de l'intelligentsia et le comité du Parti de Moscou durant laquelle les participants discutent de l'avenir des intellectuels russes. Nikolaï Boukharine, à cette époque le plus influent dirigeant du Parti à côté de Staline, déclare pour clore le débat qu'il est indispensable pour le Parti que «les cadres de l'intelligentsia soient entraînés idéologiquement d'une façon bien précise. Oui, dit-il, nous procéderons à une standardisation des intellectuels, nous les fabriquerons comme à l'usine»<sup>12</sup>. L'idéologie «précise» en question était bien évidemment l'hégémonie du marxisme. Les intellectuels, aussi bien dans le domaine de la culture que dans celui de la science, devaient assimiler et appliquer dans leur travail les

---

<sup>12</sup> Heller, Nekrich 1985, p. 163.

bases de la théorie marxiste. Dorénavant, tout texte publié ou prononcé publiquement devait se référer aux classiques du marxisme.

Seulement, vers la fin des années 1920, quand Staline consolide la totalité des pouvoirs entre ses mains, le marxisme orthodoxe ne le satisfait plus. Les thèses marxistes de la révolution mondiale et de l'abolition de l'État ne sont plus à l'ordre du jour: le Parti proclame possible de construire le socialisme dans un pays particulier où Staline cimente un État fortement centralisé. Staline se tourne alors vers le sentiment patriotique de la population qui prend très vite des accents russes. Staline n'hésite pas à faire écrire et à imposer une nouvelle version de l'histoire de l'URSS qui vise à légitimer le Parti et ses chefs et qui véhicule une vision nationaliste du passé: les événements historiques s'y enchaînent pour narrer la constitution de l'État russe centralisé que les autres peuples des futures républiques soviétiques rejoignaient peu à peu. L'histoire stalinienne rompt avec la vision de l'historien marxiste en chef des années 1920, Mixail Nikolaevič Pokrovskij (1868-1932), qui a été officiellement désavoué en 1936 dans un article de la *Pravda* et dont les vues étaient qualifiées d'erronées, antimarxistes, antiléninistes et antiscientifiques. Le schéma historique de Pokrovskij contenait plusieurs concepts marxistes de base comme *les classes*, *le rôle du prolétariat*, *une vision négative de l'impérialisme et de l'autocratie russe*. La dissolution de l'école de Pokrovskij permet à Staline de réhabiliter le nationalisme et de rendre le marxisme plus souple, plus maniable, moins orthodoxe mais pas moins impératif pour tous les citoyens de l'URSS. D'ailleurs, Staline qualifie les références de Pokrovskij au marxisme de «subtilités talmudiques» et définit deux propriétés de la science historique et de toute science: premièrement, la «vraie» science «marxiste» détient la vérité sur son objet, c'est «une science objective»; deuxièmement, elle éduque le nouvel homme soviétique, elle est «concrète» en vertu du principe marxiste que «la pratique décide tout». Mais le marxisme n'est plus accessible à tout un chacun par une simple lecture des textes fondateurs, la seule vraie lecture ne peut être faite que par le Parti. Ainsi, l'histoire soviétique comme d'autres disciplines scientifiques soviétiques prennent, d'après une expression de Michel Heller (1922-1997), «une allure monstrueuse hybride de nationalisme et de marxisme»<sup>13</sup>. Cependant, plusieurs historiens, y compris M. Heller, reconnaissent que l'entreprise de Staline n'aurait pas réussi si elle n'avait pas trouvé d'échos compatissants dans la population, y compris parmi les intellectuels<sup>14</sup>.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 246. M. Heller emploie plus loin un terme emprunté à la minéralogie et qui me semble éclairant: la pseudomorphose, pour qualifier l'utilisation par Staline de l'histoire à des fins personnelles: «Dans les places vides où se trouvaient jadis les cristaux emportés par la révolution – comme l'amour de la patrie, le nationalisme, la religion, la morale – Staline coule du patriotisme, du nationalisme soviétique (qui hérite du pire chauvinisme), de la morale soviétique. Une espèce minérale prend la forme d'une autre, mais sa structure externe contredit sa structure interne» (*ibid.*, p. 249).

<sup>14</sup> Ces dernières années l'«état d'esprit» des intellectuels soviétiques de la période stalinienne est au centre des intérêts des historiens des sciences humaines en Russie. Ainsi, une rubrique entière a été consacrée à cette problématique dans la revue *Novoe literaturnoe obozrenie*

L'histoire de la linguistique soviétique des années 1920-1930 présente des similitudes avec l'histoire des autres sciences humaines en Union soviétique, mais a, en même temps, quelques spécificités.

### 3. LA LINGUISTIQUE SOVIÉTIQUE DES ANNÉES 1920 ET 1930

Vers le milieu des années 1930 se sont dessinés les contours d'une «nouvelle science soviétique». Elle réunissait les principes du marxisme «soviétisé» et l'héritage intellectuel «traditionnel» d'avant la Révolution, mais évoluait dans un cadre académique nouveau, fortement organisé, centralisé et renfermé sur lui-même. La linguistique soviétique présente quelques particularités de ce point de vue.

Dans les années 1920, deux approches divergentes existent dans le domaine des sciences du langage en Union soviétique: la première, «traditionaliste», insiste sur une évolution inévitable de la langue qui peut rencontrer des obstacles, alors la langue «s'égaré» et les linguistes ont pour tâche d'élucider les origines des incorrections et de veiller sur le bon déroulement de cette évolution. La seconde s'appuie sur le structuralisme naissant et privilégie une approche descriptive non axiologique des faits linguistiques. Dans les années 1930, avec l'instauration dans les sciences humaines de valeurs nationalistes, c'est l'approche traditionaliste qui est, à mon avis, la meilleure candidate pour la place de doctrine dominante, car elle dispose de plus de ressources pour satisfaire la demande politique et sociale de l'époque stalinienne, à savoir élaborer le concept de *la langue nationale de tout le peuple*. C'est pourtant la doctrine de Marr qui, n'étant ni traditionaliste, ni structuraliste, sort gagnante, ce qui met entre parenthèses jusqu'à la mort de Staline aussi bien la linguistique «traditionnelle» russe que la linguistique structurale.

C'est dans ces années-là, pourtant en pleine domination du marxisme, qu'apparaît le concept linguistique de *langue «nationale»*, qui a son assise dans la forme livresque de la langue de la bourgeoisie mais doit être

---

(NLO): « Histoire et sociologie des élites académiques» [*Istorija i sociologija akademičeskix elit*] (2002, № 53 et 54). Cf. également une série d'ouvrages scientifiques des années 2000 sur divers aspects sociologiques et historiques du stalinisme: *Histoire du stalinisme* [*Istorija stalinizma*] (Moskva: Rossijskaja političeskaja enciklopedija). L'interprétation de ces chercheurs rompt avec la vision du stalinisme des années précédentes où le régime stalinien était considéré comme pouvoir totalitaire imposé à tout le pays par une seule personne et qui serait contraire à l'impulsion «positive» de la Révolution de 1917. C'est, par exemple, le point de vue de Vadim Zaxarovič Rogovin (1937-1998) (1993, *Vlast' i oppozicii: Byla li al'ternativa?* [Le pouvoir et les oppositions: Y avait-il une alternative?]). Il faut signaler néanmoins le livre de l'historien polonais Leszek Kołakowski (1927-2009), émigré en France dans les années 1970, *Les courants principaux du marxisme* [*Glavnye tečenijska marksizma*] (1976-1978), où l'auteur thématise parmi les premiers l'idée que le communisme en tant que système économique, politique et étatique n'avait pas résulté du marxisme mais s'était cristallisé comme une combinaison de circonstances historiques et sociales, mais aussi de hasards et de coïncidences dont l'idéologie marxiste n'était qu'une circonstance parmi d'autres.

différente de cette dernière en vertu du déterminisme historique du marxisme-stalinisme. Cette langue *commune à tout le peuple* est à rechercher dans le passé de la culture russe et est destinée à consolider dans la population l'idée d'appartenance à un groupe particulier, une nation au passé unique et à l'avenir radieux.

La théorie de Marr et de ses successeurs ne comportait manifestement pas d'éléments indispensables pour contribuer à l'édification d'un État national, objectif affiché par Staline dans les années 1930: surtout elle ne contenait pas le concept de *langue nationale commune pour tout le peuple*. À deux reprises, Marr a mentionné la notion de *langue «nationale»* pour récuser l'existence dans le passé et à l'époque contemporaine d'une quelconque langue nationale commune:

«Ni en Arménie, ni sur les Apennins, ni ailleurs en Europe il n'a jamais existé et n'aurait pu exister autrefois une autre langue nationale que la langue sociale, de classe. Bref, considérer la langue d'une culture soi-disant nationale en tant que langage natif de toute la population n'est pas une approche scientifique mais irréaliste, la langue nationale dépassant les classes n'est, pour l'instant, qu'une fiction»<sup>15</sup>.

«La langue nationale de toute la nation n'existe pas, il n'y a que la langue de classe, et les langues de la même classe de pays différents, ayant une structure sociale identique, présentent plus de parenté typologique que les langues de classe différentes du même pays, de la même nation»<sup>16</sup>.

Le refus du concept de *langue «nationale»* chez Marr a été le point que tous les linguistes soviétiques critiquant le marrisme dans les années 1950 ont relevé après une série d'articles de Staline contre la doctrine marxiste en linguistique<sup>17</sup>. Cependant, la langue «nationale» commune en tant que projet d'un avenir radieux, d'une part, et l'acceptation de la thèse marxiste des langues de classe, d'autre part, ne se contredisaient pas, ce qui laissait une brèche aux linguistes pour pouvoir aborder, sans entrer en conflit avec la doctrine linguistique régnante et même en affichant leur adhésion au marrisme, la problématique à l'ordre du jour, celle de la langue commune de tout le peuple<sup>18</sup>.

<sup>15</sup> Marr 1926 [1936, p. 197].

<sup>16</sup> *Ibid.*

<sup>17</sup> Cf. Suxotin 1951, p. 14; Serebrennikov, Vinogradov 1951, p. 4.

<sup>18</sup> D'après Vladimir Alpatov, Staline s'appuya sur les articles de Šor dans la *Grande encyclopédie soviétique* pour rédiger ses propres textes sur les problèmes linguistiques où une des questions centrales est la notion de *langue «nationale»* (Alpatov 2009, p. 129).

#### 4. SOURCES PROBABLES DES ARTICLES ENCYCLOPÉDIQUES DE ŠOR

Les travaux linguistiques d'orientation sociale des années 1920-1930 évoquent d'une façon ou d'une autre la notion de *langue «littéraire»* tantôt en tant que langue de la littérature et tantôt en tant que langue de la culture. Cette notion à multiples sens reçoit des interprétations différentes et divergentes d'un linguiste à l'autre. En tant que langue de culture, la langue «littéraire» prend une valeur socio-politique et est fréquemment évoquée en rapport étroit avec la langue «nationale». Pour certains linguistes, cette dernière est l'objet d'études historiques et sociologiques.

##### 4.1. PROPOSITIONS CRITIQUÉES PAR ŠOR: BORIS LARIN, EVGENIJ POLIVANOV

Parmi les linguistes qui ont réfléchi aux voies d'accès pour étudier le fonctionnement de la langue dans la société, Boris Aleksandrovič Larin (1893-1964) occupe une place particulière, car ce linguiste soviétique ne s'intéresse pas à la langue «nationale», «de culture», «littéraire», «de tout le peuple» en tant qu'objet de descriptions linguistiques, mais bien au contraire déploie des efforts considérables pour écarter ce genre d'objets «factices» de sa démarche scientifique. Larin n'élabore pas de méthodes d'investigation précises, mais prône une approche inductive envers les faits du langage.

La vision de la recherche en linguistique d'Evgenij Dmitrievič Polivanov (1891-1938) est, à mon avis, proche de celle de Larin: Polivanov préconise une approche descriptive des usages réels sans porter de jugement de valeur. Il formule une définition de la langue «littéraire» qui fait référence à sa position sociale dominante, à son prestige et à son éventuelle influence sur l'usage des locuteurs. Cependant, il ne s'agit pas, ici non plus, d'un objet de la linguistique descriptive. On peut constater des parallèles entre l'approche de Larin et Polivanov et la démarche de la sociolinguistique américaine à venir. Cependant, ni à l'époque de Larin-Polivanov, ni à l'époque de la sociolinguistique américaine il n'y a eu de travaux qui auraient cherché à appliquer les théories de ces linguistes soviétiques dont les propositions n'ont pas été retenues par la linguistique soviétique dans les décennies suivantes<sup>19</sup>.

Šor critique et réfute certaines thèses qu'elle appelle «dépassées», par exemple l'idée de la langue «nationale» et «littéraire» en tant que «langue des classes dominantes», idée qualifiée de «sociologie vulgaire» et présentée entre guillemets, mais sans indication de source; il s'agit manifestement de la thèse de Polivanov. L'idée de Larin que la langue de la littérature ne s'appuie pas forcément sur la langue de tous les jours, et in-

---

<sup>19</sup> Pour plus de détails sur l'apport de B. Larin et E. Polivanov, cf. Schoenenberger 2011 et 2013.

versement, est également critiquée, de nouveau sans indication de l'auteur visé (la langue «nationale» [et «littéraire»] continuerait à se nourrir de sa source de prédilection, la langue parlée populaire)<sup>20</sup>.

#### 4.2. PROPOSITIONS RETENUES PAR ŠOR:

##### LEV JAKUBINSKIJ ET VIKTOR ŽIRMUNSKIJ

Il en va différemment pour Lev Petrovič Jakubinskij (1892-1945) et Viktor Maksimovič Žirmunskij (1891-1971), qui affirment tous les deux l'existence d'une formation linguistique particulière, la langue dite «nationale», conditionnée historiquement et socialement et à laquelle ils attribuent un certain nombre de caractéristiques comme une tendance à l'universalité (usage par tous les locuteurs) et une certaine vigueur (usage victorieux) due à ses propriétés intrinsèques dont la nature reste à préciser<sup>21</sup>. Il est en tout cas indéniable pour les deux linguistes que la langue «nationale» est une *réalité* qu'il faut étudier pour aiguiller au mieux son évolution, c'est donc un objet privilégié de la linguistique soviétique.

Dans les années 1930, Jakubinskij adhère ouvertement à la linguistique de Marr. Désormais, il cherche à inscrire sa démarche scientifique aussi bien dans le cadre du marxisme revu par Marr (langue comme superstructure, existence de langues de classe) que dans celui du communisme nationaliste stalinien (construction du socialisme dans un seul pays ayant une langue commune particulière, propre à l'époque socialiste). Jakubinskij se propose de définir parmi tous les usages du russe en présence dans la Russie des premières années après la Révolution celui qui devra servir d'«étalon» pour les futurs codification et enseignement, préoccupation similaire à celle de Polivanov. L'auteur cherche à le faire en s'appuyant sur le marxisme en tant que théorie scientifique de l'évolution sociale. Son article de 1930 «Composition de classe de la langue russe moderne. La langue de la paysannerie» [*Klassovyj sostav sovremennogo russkogo jazyka. Jazyk krest'janstva*] a été écrit à l'attention des jeunes écrivains soviétiques, issus du prolétariat et de la paysannerie, qui devaient participer à l'évolution de la langue russe et même la diriger. Pour pouvoir le faire efficacement, c'est-à-dire en accord avec la théorie marxiste, ils doivent, selon Jakubinskij, bien comprendre la division en classes de la langue. Dans son article, Jakubinskij s'intéresse à la langue des paysans qui doit être nécessairement différente de la langue du prolétariat pour la simple raison que la paysannerie et le prolétariat constituent dans la société capitaliste deux classes distinctes, voire antagonistes: les paysans appartiennent au passé de l'histoire, car ils ne présentent pas une unité et sont divisés par leurs intérêts individuels<sup>22</sup>. *C'est dans la ville* qu'il faut chercher la genèse des nouveaux rapports linguistiques, rapports du futur. L'époque capitaliste

<sup>20</sup> Šor 1938 et 1939.

<sup>21</sup> Jakubinskij 1930; 1931 et 1932a; Žirmunskij 1936.

<sup>22</sup> Jakubinskij 1930, p. 81.

connaît une tendance à l'unification de la langue. Le capitalisme développe la parole publique (orale et écrite) qui concerne de plus en plus les classes urbaines démunies<sup>23</sup>.

Jakubinskij continue à œuvrer pour la création d'une nouvelle langue de littérature russe, littérature «prolétarienne», en écrivant en 1932 l'article «La langue du prolétariat» [*Jazyk proletariata*]. Jakubinskij y cherche à répondre aux deux questions suivantes: premièrement, *qu'est-ce que la langue du prolétariat, quelles sont ses caractéristiques linguistiques?* et *quels sont les rapports de cette forme linguistique avec la parole publique dominante?* Jakubinskij affirme, en se référant à une thèse de Lénine, que le prolétaire a un niveau de besoins matériels et spirituels beaucoup plus élevé que le paysan<sup>24</sup>. Le prolétariat serait une classe unie, homogène, malgré l'existence de plusieurs groupes professionnels. Tout comme les paysans venus en ville pour gagner leur vie deviennent ouvriers en perdant leur identité paysanne, les traits dialectaux se gommant en ville, il en résulte une langue commune de la classe ouvrière. Plus les prolétaires sont unis, plus ils sont capables d'affronter la bourgeoisie. De même, une langue homogène est une arme plus redoutable contre la bourgeoisie qui a déjà à sa disposition une langue unifiée, la «parole publique orale et écrite».

Jakubinskij fait d'emblée le constat peu réjouissant que rien n'est fait dans les sciences du langage pour étudier la langue du prolétariat<sup>25</sup>. Jakubinskij avance au moins une propriété de cette «langue», son homogénéité, sa tendance à niveler la variation pour des raisons sociologiques.

Avec la victoire du prolétariat, on verrait se former des nations d'un type nouveau, nations sans classes. La langue universelle, c'est-à-dire commune et homogène, ne serait plus une tendance comme à l'époque capitaliste, mais une réalité. Mais ce ne serait pas la langue du prolétariat. Jakubinskij ne donne pas de réponse claire au sujet de cette langue, mais il souligne une influence d'autres classes (supérieures) par l'intermédiaire des textes écrits essentiellement. La langue de la bourgeoisie aurait une place importante dans ce processus. L'étalon linguistique pour la future langue russe universelle se trouve dans la *langue écrite de l'élite culturelle russe* et

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>24</sup> Cité dans Jakubinskij 1932a, p. 109. Lénine développe cette thèse dans son livre *L'évolution du capitalisme en Russie* [*Razvitie kapitalizma v Rossii*], paru en 1899.

<sup>25</sup> L'affirmation de Jakubinskij est inexacte, car il y a eu quelques travaux sur l'usage du russe chez les prolétaires, notamment le livre d'A.M. Seliščev *La langue de l'époque révolutionnaire: observations sur la langue russe de ces dernières années: 1917-1926* [*Jazyk revoljucionnoj èpoxi: iz nabljudenij nad russkim jazykom poslednix let: 1917-1926*] (Seliščev 1928) ou l'article de G.K. Danilov «Traits du style langagier ouvrier» [*Čerty rečevogo stilja rabočego*] (Danilov 1931). Ce silence sur le texte de Danilov s'explique probablement par une campagne de critiques violentes contre le groupe de linguistes antimarristes «Jazykofront» dont Danilov faisait partie. Jakubinskij a pris une part active dans cette campagne en écrivant un article «Contre le “danilovisme”» [*Protiv «danilovščiny»*] (Jakubinskij 1932b) dans un recueil collectif au titre éloquent *Contre la contrebande bourgeoise en linguistique* [*Protiv buržuaznoj kontrabandy v jazykoznanii*] (Bykovskij [éd.], 1932).

les linguistes peuvent disposer de *moyens pour diriger l'évolution de cette langue*.

Ce dernier point, l'affirmation d'une politique linguistique sur des bases scientifiques, a été traité par Jakubinskij dans un article de 1931 intitulé «F. de Saussure sur l'impossibilité d'une politique linguistique» [*F. de Sossjur o nevozmožnosti jazykovej politiki*]. Jakubinskij y affirme son désaccord catégorique avec Saussure quant au rôle des linguistes dans une politique linguistique et désavoue les linguistes soviétiques qui s'intéressent aux théories linguistiques venues d'ailleurs et qui sont par définition «bourgeoises»<sup>26</sup>. Le linguiste russe s'insurge contre l'idée de Saussure de voir dans les langues «littéraires» des constructions artificielles à la différence de la parole en tant que forme naturelle de l'existence de la langue.

L'objet linguistique que Jakubinskij propose d'étudier sous la dénomination de «langue nationale» est un usage écrit, public, monologique, universel (un pour tout le peuple), influençant la forme orale de la langue. Cet usage serait issu de l'usage de la grande bourgeoisie d'avant la Révolution de 1917, mais ne coïnciderait pas avec ce dernier et ne contiendrait pas de marques de l'usage paysan. C'est une forme linguistique qui refléterait fidèlement tous les changements sociaux significatifs car, du point de vue de la théorie marxiste, c'est une superstructure. En même temps, c'est une structure gouvernable, susceptible d'être l'objet d'une politique linguistique scientifique.

Les thèses de Jakubinskij trouvent un développement dans les travaux de Žirmunskij. En 1936, il publie un livre devenu une référence en matière de linguistique sociale en Union soviétique: *Langue nationale et dialectes sociaux* [*Nacional'nyj jazyk i social'nye dialekty*]<sup>27</sup>. En effet, on y retrouve les postulats principaux de Jakubinskij sur l'évolution de la langue à travers un filtre marxiste, mais «en plus étoffé»: étant un spécialiste éminent dans le domaine de la dialectologie des langues européennes, Žirmunskij met à profit son érudition pour appuyer tout d'abord la thèse de Jakubinskij sur la disparition «programmée» des dialectes paysans et pour développer la thèse d'une langue commune homogène de toute la nation que Žirmunskij appelle langue «nationale». Žirmunskij considère l'apport de Jakubinskij comme une vraie théorie linguistique. En suivant la même idée que l'on trouve chez Jakubinskij, à savoir que la langue suit inévitablement l'évolution de la société qu'elle sert (la langue étant une superstructure), Žirmunskij développe la notion d'une *langue dite «nationale»* qui se formerait à une époque historique précise, à savoir le capitalisme, quand apparaissent les «nations», d'après le marxisme classique de Marx et Engels, période abordée davantage, d'après Žirmunskij, par Lénine et Staline. Sans entrer dans les détails des textes de ces auteurs, il faut retenir les

<sup>26</sup> Jakubinskij 1931, p. 95.

<sup>27</sup> Žirmunskij 1936.

conclusions qu'en tire Žirmunskij pour définir cet objet des sciences du langage qu'est la langue «nationale».

Pour le linguiste soviétique, il existe deux types de «nationalisation de la langue»: le premier aurait opéré en France et en Angleterre et se caractériserait par une convergence de plusieurs dialectes régionaux de l'époque féodale vers une langue «nationale» plus ou moins homogène, le second en Allemagne et en Italie où les usages régionaux distincts auraient subsisté à l'époque capitaliste «nationale» et n'auraient pas abouti à une langue unifiée. Les deux types n'ont pas la même valeur aux yeux de Žirmunskij, le second est considéré comme négatif, car les langues nationales italienne et allemande seraient «morcelées» et ne pourraient pas jouer efficacement leur rôle historique. À la question de savoir quel est ce rôle, Žirmunskij répond que la langue nationale d'une nation opprimée de l'époque capitaliste est une arme dans la lutte des classes: plus la langue est homogène, plus puissante est cette arme. Il y a donc des sociétés attardées [*otstalye*] qui, à l'arrivée du capitalisme, ont plusieurs dialectes. C'est le cas de l'Italie et de l'Allemagne. Žirmunskij insiste sur la nécessité de la construction d'une langue «nationale» pour toutes les sociétés; les meilleures conditions pour une telle construction pacifique seraient réunies lors de la dictature du prolétariat. Aux époques antérieures, la langue nationale s'étend sur des groupes sociaux opprimés, mais c'est uniquement à l'époque socialiste qu'apparaissent les conditions de sa victoire. Ceci a également été une des thèses de Jakubinskij sur le caractère véritablement universel de la parole publique après la victoire du prolétariat.

La langue «nationale» est définie comme la langue supralocale des couches supérieures à l'époque capitaliste. Žirmunskij distingue rigoureusement les langues «nationales» et les koinès. Il réserve la seconde dénomination uniquement aux usages supralocaux de l'époque antique. Cette distinction ne repose pas sur des critères linguistiques, mais uniquement sur une vision marxiste de l'histoire: les koinès seraient propres à la période historique esclavagiste, tandis que les langues «nationales» à la période capitaliste:

«Les langues nationales de l'époque capitaliste présentent quelques ressemblances apparentes avec les langues communes d'une société esclavagiste évoluée: la koinè grecque de la partie orientale du monde antique et le latin de sa partie occidentale. Tout comme les langues nationales, ce sont des langues communes, apparues à une époque tardive de l'évolution des sociétés à la place d'un morcellement linguistique d'un stade antérieur. [...] Comparée à une société bourgeoise, la différence de principe réside dans le fait que la société esclavagiste ne crée pas de nations ni d'unions étatiques nationales et pour cette raison ne connaît pas les langues "nationales" caractéristiques de la société capitaliste. De ce point de vue, la koinè et le latin ne sont pas des langues "nationales" mais plutôt internationales car ils rassemblent des formations étatiques pluritribales et plurilingues de l'époque antique»<sup>28</sup>.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 61-62.

Cette citation mérite encore deux remarques. Premièrement, elle fait entrevoir une thèse qui sera développée dans les sciences humaines soviétiques à venir, celle qui met un signe d'égalité entre une nation et une langue. Pour un État comme l'Union soviétique, un pays pluriethnique et plurilingue, cette thèse demandera aux linguistes des efforts théoriques considérables. Deuxièmement, les ressemblances entre une langue «nationale» et une koinè, que Žirmunskij appelle «apparentes», relèvent plus de la linguistique que de considérations historiques.

Žirmunskij consacre plusieurs pages à l'histoire des langues européennes revue à la lumière de la théorie marxiste. Il en ressort une histoire évolutive, déterministe et convergente vers une forme suprême dans l'existence d'une langue, forme «nationale». C'est cette langue que les linguistes sont appelés à décrire pour mieux diriger son évolution. Or, on a beaucoup de peine à trouver dans le texte de Žirmunskij les propriétés proprement linguistiques de la langue «nationale», qui est le plus souvent décrite par opposition à d'autres usages. D'ailleurs, il est difficile de déterminer si la langue «nationale» est un usage que l'on peut décrire à un moment de son histoire. Cela est dû très probablement à l'approche théorique et méthodologique propre à Žirmunskij<sup>29</sup> dans laquelle le système linguistique n'est pas considéré comme une coupe synchronique (supposée être statique) mais comme un ensemble en perpétuel mouvement et surtout en évolution. Žirmunskij déplace souvent la réalité de la langue «nationale» dans la conscience des locuteurs qui à un moment donné de l'histoire «déliquent» cette langue.

En revanche, il est beaucoup plus nuancé quant à la disparition automatique des parlers paysans après toute révolution prolétarienne qui ne serait possible, d'après Žirmunskij, qu'à l'époque socialiste où les divergences entre la ville et la campagne seraient définitivement effacées grâce à la collectivisation et l'industrialisation de l'agriculture. En attendant, les parlers paysans connaîtraient, certes, une transformation, mais ne disparaîtraient pas encore: la partie aisée de la paysannerie imiterait l'usage linguistique de la petite bourgeoisie urbaine, mais la plus grande partie des paysans pauvres partiraient en ville pour y trouver du travail, se transformeraient en ouvriers saisonniers et deviendraient locuteurs d'usages transitoires mixtes, villageois et urbain en même temps. Néanmoins, déjà à l'époque du capitalisme avancé, les locuteurs «purs» d'un dialecte régional n'existeraient point et seraient «démasqués comme une espèce de Robinson linguistique, créée par les mirages du populisme romantique»<sup>30</sup>.

Une autre couche de la population qui présenterait également un usage linguistique transitoire, autrement dit temporaire et en pleine transformation à l'époque capitaliste, serait la petite bourgeoisie urbaine. Sa position transitoire est définie par Žirmunskij du point de vue de la distance

<sup>29</sup> Qu'il définira plus en détail plus tard en 1976 dans son ouvrage *Linguistique générale et linguistique germanique* [*Obščee i germanskoe jazykoznanie*] (Žirmunskij 1976).

<sup>30</sup> Žirmunskij 1936, p. 89.

qui sépare son usage de la norme de la langue «nationale»: les parlers petits-bourgeois auraient perdu les caractéristiques dialectales les plus marquantes qui compromettaient la communication en ville et seraient par conséquent plus proches de la norme «nationale» que les parlers paysans, mais garderaient encore quelques traits locaux et seraient encore «en désaccord» avec l'usage linguistique des classes dominantes.

Rappelons que, dans la théorie marxiste, le stade capitaliste signifie une coexistence irrémédiablement conflictuelle entre la classe bourgeoise et la classe ouvrière. Or, Žirmunskij a beaucoup de difficultés à intégrer la langue du prolétariat dans sa conception, absence qui ne peut qu'étonner, car la langue en tant que superstructure comme la présente Žirmunskij devrait suivre le destin historique de ses locuteurs.

En effet, la question qui pose le plus de problèmes aussi bien à Jakubinskij qu'à Žirmunskij est la définition du groupe social ou de la classe qui utilise réellement et de droit la langue «nationale». Jakubinskij et Žirmunskij situaient l'origine de la forme «nationale» d'une langue dans l'usage de l'élite culturelle bourgeoise, autrement dit un ennemi juré de la classe ouvrière. Cette dernière devait prendre cette langue des mains de la bourgeoisie pour la transformer en une langue «prolétaire», berceau de la langue nationale en devenir, de même que, dans la formule de Lénine, le prolétariat devait cesser d'être «une classe en soi» pour devenir «une classe pour soi». En réalité, on assiste à un retour dans les descriptions linguistiques de la langue de la littérature russe, car c'est à travers la langue littéraire livresque que les Soviétiques doivent apprendre les normes de la future langue nationale. On assiste à un paradoxe quand le futur prend les contours d'un passé déclaré révolu<sup>31</sup>.

Ces points de vue sur la *langue «nationale»* et la *langue «littéraire»* ont également trouvé leur place dans la définition de ces notions donnée dans l'article de Šor de 1939 «Langue nationale»: sont reprises et approuvées les principales thèses de Jakubinskij et Žirmunskij. Tout au long de l'article, son objet est désigné tantôt comme langue «nationale», tantôt comme langue «nationale littéraire», tantôt comme langue «nationale littéraire de tout le peuple», tantôt comme langue «littéraire de toute la nation». Les traits «national» et «littéraire» apparaissent comme indissociables, où «littéraire» concerne aussi bien la littérature que la culture-civilisation, le tout englobant «le peuple tout entier», on ne fait aucune différence entre la langue comme système et l'ensemble de ce qui est écrit dans cette langue. L'article de Šor sur la langue «littéraire» précise que

<sup>31</sup> On pourrait avancer d'autres hypothèses comme un désir (naturel) de Jakubinskij et Žirmunskij de défendre la langue de culture (la leur) et qui serait une stratégie de bon sens; il pourrait également s'agir d'une caractéristique du monde soviétique après le Grand Tourant de 1929 qui aspirait à des valeurs plus bourgeoises que socialistes; il serait possible de recourir au modèle de V.Z. Papernyj, qui propose un trait typique de la soi-disant «Culture 2» et qui serait à l'œuvre dans les travaux de Jakubinskij et Žirmunskij, à savoir «un mécanisme du plus haut niveau qui permet d'avancer des exigences logiquement incompatibles» (Papernyj 2011, p. 210-211).

«la langue "littéraire" en tant que langue "nationale" se forme largement sur la base de la parole populaire. Il est bien entendu que dans une société de classe elle subit l'influence des classes dominantes (le purisme). L'évolution de la langue "littéraire" en tant que bien authentique de toute la nation n'est possible qu'à l'abolition du capitalisme, après la victoire du socialisme. Dans notre pays, la langue "littéraire" devient pour la première fois de l'histoire un bien inaliénable du peuple qui l'a engendrée»<sup>32</sup>.

L'article sur la langue «nationale» se réfère explicitement à M.V. Lomonosov et A.S. Pouchkine<sup>33</sup> en tant que «premiers polisseurs» de l'élément populaire pour en faire une langue de la littérature digne d'une langue «nationale littéraire».

La désignation «littéraire» pour parler d'un usage commun connaît une certaine éclipse entre la fin des années 1920 et les années 1960: elle subsiste dans le texte doctrinal de l'encyclopédie (1939) comme un quasi-synonyme du terme «national», mais disparaît jusqu'à la fin du marrisme dans les textes des scientifiques pour revenir en force dans les années 1960. Il est important de noter que le concept de *langue «littéraire»* a un autre sens dans les années 1960. Cependant, ce n'est pas un nouveau concept, mais une nouvelle dénomination d'un concept déjà existant. Il y a des similitudes indéniables entre le concept de *langue «littéraire»* des années 1960 et celui de *langue «nationale»* des années 1930, tel qu'il apparaît dans les travaux de Jakubinskij, Žirmunskij et dans les textes de Šor.

## CONCLUSION

Même si les rapports de causalité ne sont pas simples, j'ai proposé une réflexion sur la façon dont la nature du pouvoir influe sur le devenir des sciences du langage en Union soviétique. Dans cette optique, l'élaboration dans les écrits de linguistes soviétiques du concept de *langue «nationale» russe* dans les années 1930, époque qui suit le Grand Tournant stalinien et qui est tournée vers une politique nationaliste, apparaît cohérente avec l'air du temps et l'air du lieu, quand toutes les sciences humaines revoyaient impérativement leurs thèses pour répondre à la demande politique.

La Russie soviétique des années 1930 emprunte un raisonnement et un cheminement similaires à ceux des pays européens aux XVIII<sup>ème</sup>-XX<sup>ème</sup> siècles<sup>34</sup> pour créer leurs identités nationales, mais dans des conditions

<sup>32</sup> Šor 1938.

<sup>33</sup> L'importance sociale sans précédent de l'écrivain est instaurée officiellement lors des festivités nationales à l'occasion du centenaire d'A.S. Pouchkine en 1937. Un des documents du gouvernement soviétique annonce la couleur: «Pouchkine est un grand poète russe, créateur de la langue littéraire et fondateur de la nouvelle littérature russe qui a enrichi l'humanité par des œuvres littéraires immortelles», in *Sobranie zakonov i rasporjaženij raboče-krest'janskogo pravitel'stva SSSR, 1924-1937* (1935, fasc. 64, art. 513). Avant 1937, Pouchkine était considéré comme un «grand poète», après il devient un «grand poète russe», voire «le plus grand poète russe».

<sup>34</sup> Cf. Thiesse 1999; Bogdanov 2006.

politiques spécifiques, celles d'un État totalitaire. La réflexion sur les fondements du concept de *langue «nationale»* n'est pas l'affaire de l'élite cultivée, mais une entreprise scientifique organisée par les autorités compétentes. En fait, le concept est plus politique que linguistique.

Les contours et certains contenus du futur édifice de la théorie des langues «littéraires» de Vinogradov, point de départ de toute la description sociolinguistique en Union soviétique, sont déjà en place dès la fin des années 1930.

© Margarita Schoenenberger

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALPATOV Vladimir Mixajlovič, 2009: «Rozalija Osipovna Šor», in *Voprosy jazykoznanija*, 2009, № 5, p. 114-131
- BOGDANOV Konstantin Anatol'evič, 2006: «Nauka v èpičeskiju èpoxu: klassika fol'klora, klassičeskaja filologija i klassovaja solidarnost'», in *Novoe literaturnoe obozrenie*, 2006, № 78, p. 86-125 [La science à l'époque épique: les classiques du folklore, la philologie classique et la solidarité de classe]
- BYKOVSKIJ Sergej Nikolaevič (éd.), 1932: *Protiv buržuaznoj kontrabandy v jazykoznanii: Sbornik brigady Instituta jazyka i myšlenija Akademii nauk SSSR*. Leningrad: GAIMK [Contre la contrebande bourgeoise en linguistique: Recueil de la brigade de l'Institut de la langue et de la pensée]
- DANILOV Georgij Konstantinovič, 1931: «Čerty rečevogo stilja rabočego», in *Literatura i marksizm*, livre 1, p. 101-107 [Traits du style langagier ouvrier]
- HELLER Michel [GELLER Mixail Jakovlevič], NEKRICH Aleksandr [NEKRIČ Aleksandr Moiseevič], 1985: *L'utopie au pouvoir. Histoire de l'URSS de 1917 à nos jours*. Paris: Calmann-Lévy
- JAKUBINSKIJ Lev Petrovič, 1930: «Klassovyj sostav sovremennogo russkogo jazyka. Jazyk krest'janstva», in *Literaturnaja učeba*, fasc. 4, p. 80-92 [Composition de classe de la langue russe moderne. La langue de la paysannerie]
- , 1931: «F. de Sossjur o nevozmožnosti jazykovej politiki», in N.A. Marr (éd.), *Jazykovedenie i materializm*, fasc. 2. Moskva – Leningrad: Gosudarstvennoe social'no-èkonomičeskoe izdatel'stvo, p. 91-104 [F. de Saussure sur l'impossibilité d'une politique linguistique]
- , 1932a: «Jazyk proletariata», in Ivanov A.N., Jakubinskij L.P. *Očerki po jazyku: dlja rabotnikov literatury i dlja samoobrazovanija*. Leningrad – Moskva: GIXL, p. 107-123 [La langue du prolétariat]
- , 1932b: «Protiv “danilovščiny”», in Bykovskij (éd.), 1932, p. 47-65 [Contre le «danilovisme»]
- MARR Nikolaj Jakovlevič, 1926 [1936]: «O proisxoždenii jazyka», in Marr N.Ja. *Izbrannye raboty*, t. II. Moskva – Leningrad: Gosudarstven-

- noe social'no-ekonomičeskoe izdatel'stvo, 1936, p. 179-209 [Sur l'origine du langage]
- PAPERNYJ Vladimir Zinov'evič, 2011: *Kul'tura dva. 25 let spustja*. Moskva: Novoe literaturnoe obozrenie [Culture deux. 25 ans après]
- SCHOENENBERGER Margarita, 2011: «L'approche sociolinguistique de Boris Larin (1893-1964) dans le contexte historique et académique des années 1920-1930», in Velmezova E. (éd.), *Langue(s). Langage(s). Histoire(s)*. (Cahiers de l'ILSL, 2011, № 31), p. 167-194
- , 2013. «Le concept de langue standard ("littéraire") dans les travaux d'E.D. Polivanov (1891-1938)», in Velmezova E. (éd.), *Contributions suisses au XV<sup>e</sup> congrès mondial des slavistes à Minsk, août 2013*. Bern [etc.]: Peter Lang, p. 235-249
- SELIŠČEV Afanasij Matveevič, 1928: *Jazyk revoljucionnoj èpoxi: iz nabljudenij nad russkim jazykom poslednix let: 1917-1926*, 2<sup>ème</sup> éd. Moskva: Rabotnik prosveščeniya [La langue de l'époque révolutionnaire: observations sur la langue russe de ces dernières années: 1917-1926]
- SEREBRENNIKOV Boris Aleksandrovič, VINOGRADOV Viktor Vladimirovič, 1951: «Predislovie», in Vinogradov V.V., Serebrennikov B.A. (éd.), *Protiv vul'garizacii i izvraščenija marksizma v jazykoznanii*, t. I. Moskva: Izdatel'stvo AN SSSR, p. 3-13 [Préface]
- SUXOTIN Viktor Petrovič, 1951: «Kritika "učeniya" N.Ja. Marra o "klassovosti" jazyka», in Vinogradov V.V., Serebrennikov B.A. (éd.), *Protiv vul'garizacii i izvraščenija marksizma v jazykoznanii*, t. I. Moskva: AN SSSR, p. 14-25 [Critique de la «théorie» de N. Marr sur le «caractère de classe» de la langue]
- ŠOR Rozalija Osipovna, 1926 [2010]: *Jazyk i obščestvo*. Moskva: Librokom, 2010 [Langage et société]
- , 1938: «Literaturnyj jazyk», in Šmidt O.Ju. (éd.), *Bol'saja sovetskaja ènciklopedija*, 1<sup>ère</sup> éd., t. 37. Moskva: OGIZ RSFSR, Gosudarstvennyj institut «Sovetskaja ènciklopedija», p. 212 [Langue littéraire]
- , 1939: «Nacional'nyj jazyk», in Šmidt O.Ju. (éd.), *Bol'saja sovetskaja ènciklopedija*, 1<sup>ère</sup> éd., t. 41. Moskva: OGIZ RSFSR, Gosudarstvennyj institut «Sovetskaja ènciklopedija», p. 398-402 [Langue nationale]
- ŠOR Rozalija Osipovna, ĆEMODANOV Nikolaj Sergeevič, 1945 [2010]: *Vvedenie v jazykovedenie* [Introduction à la linguistique]. Moskva: Librokom, 2010
- THIESSE Anne-Marie, 1999: *La création des identités nationales. Europe XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*. Paris: Seuil
- ŽIRMUNSKIJ Viktor Maksimovič, 1936: *Nacional'nyj jazyk i social'nye dialekty*. Leningrad: Goslitizdat [Langue nationale et dialectes sociaux]
- , 1976: *Obščee i germanskoe jazykoznanie: Izbrannye trudy*. Leningrad: Nauka [Linguistique générale et linguistique germanique: Œuvres choisies]